



— ROBIN HOBB —

# LE RENÉGAT

— ROMAN —

LE SOLDAT  
CHAMANE

\*\*\*  
\*\*\*

Pygmalion

Extrait de la publication

ROBIN HOBB

## LE RENÉGAT

Le Soldat chamane

\*\*\*\*\*

**A** fin de se sauver et de protéger ceux qu'il aime, Jamère a dû rendre les armes et se donner corps et âme à la magie. Tenu pour mort par les siens, il se réfugie chez les Ocellions où, regardé comme un Opulent, il bénéficie du soutien de la femme-arbre et d'Olikéa, mais se trouve en concurrence avec un autre magicien, Jodoli.

Dans cette culture qu'il apprend à connaître peu à peu, il va devoir affronter deux questions vitales : comment empêcher la guerre entre les Ocellions et les Gerniens de tourner au bain de sang et, surtout, comment convaincre son double, Fils-de-Soldat, de l'écouter pour éviter un massacre ?

Il devra plonger au plus profond de lui-même et maîtriser sa magie afin de faire face à la fois au plus puissant des Opulents, Kinrove, et au royaume de Gernie.

*Dans la tradition des grands romanciers de l'aventure tel J.R.R. Tolkien, Robin Hobb est considérée comme l'un des maîtres du genre dans les pays anglo-saxons. Elle figure désormais régulièrement sur les listes des best-sellers en France, aux États-Unis, en Angleterre et en Allemagne. Elle a publié la série de La Citadelle des Ombres (L'Assassin royal) et celle de L'Arche des Ombres (Les Aventuriers de la mer) chez Pygmalion.*

Pygmalion

Extrait de la publication



# LE RENÉGAT

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

*La Déchirure* (t. 1)  
*Le Cavalier rêveur* (t. 2)  
*Le Fils rejeté* (t. 3)  
*La Magie de la peur* (t. 4)  
*Le Choix du soldat* (t. 5)

---

L'ASSASSIN ROYAL

*L'apprenti assassin* (t. 1)  
*L'assassin du roi* (t. 2)  
*La nef du crépuscule* (t. 3)  
*Le poison de la vengeance* (t. 4)  
*La voie magique* (t. 5)  
*La reine solitaire* (t. 6)  
*Le prophète blanc* (t. 7)  
*La secte maudite* (t. 8)  
*Les secrets de Castelcerf* (t. 9)  
*Serments et deuils* (t. 10)  
*Le dragon des glaces* (t. 11)  
*L'homme noir* (t. 12)  
*Adieux et retrouvailles* (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :  
LA CITADELLE DES OMBRES \*, \*\*, \*\*\* et \*\*\*\*.

---

LES AVENTURIERS DE LA MER

*Le vaisseau magique* (t. 1)  
*Le navire aux esclaves* (t. 2)  
*La conquête de la liberté* (t. 3)  
*Brumes et tempêtes* (t. 4)  
*Prisons d'eau et de bois* (t. 5)  
*L'éveil des eaux dormantes* (t. 6)  
*Les Seigneurs des trois règnes* (t. 7)  
*Ombres et Flammes* (t. 8)  
*Les Marches du trône* (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :  
L'ARCHE DES OMBRES \*, \*\* et \*\*\*

ROBIN HOBB

# LE RENÉGAT

*Le Soldat chamane*

\*\*\*

\*\*\*

roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :  
RENEGADE'S MAGIC, BOOK III  
(*Première partie*)

Site : [www.lesoldatchamane.com](http://www.lesoldatchamane.com)

Sur simple demande adressée à  
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

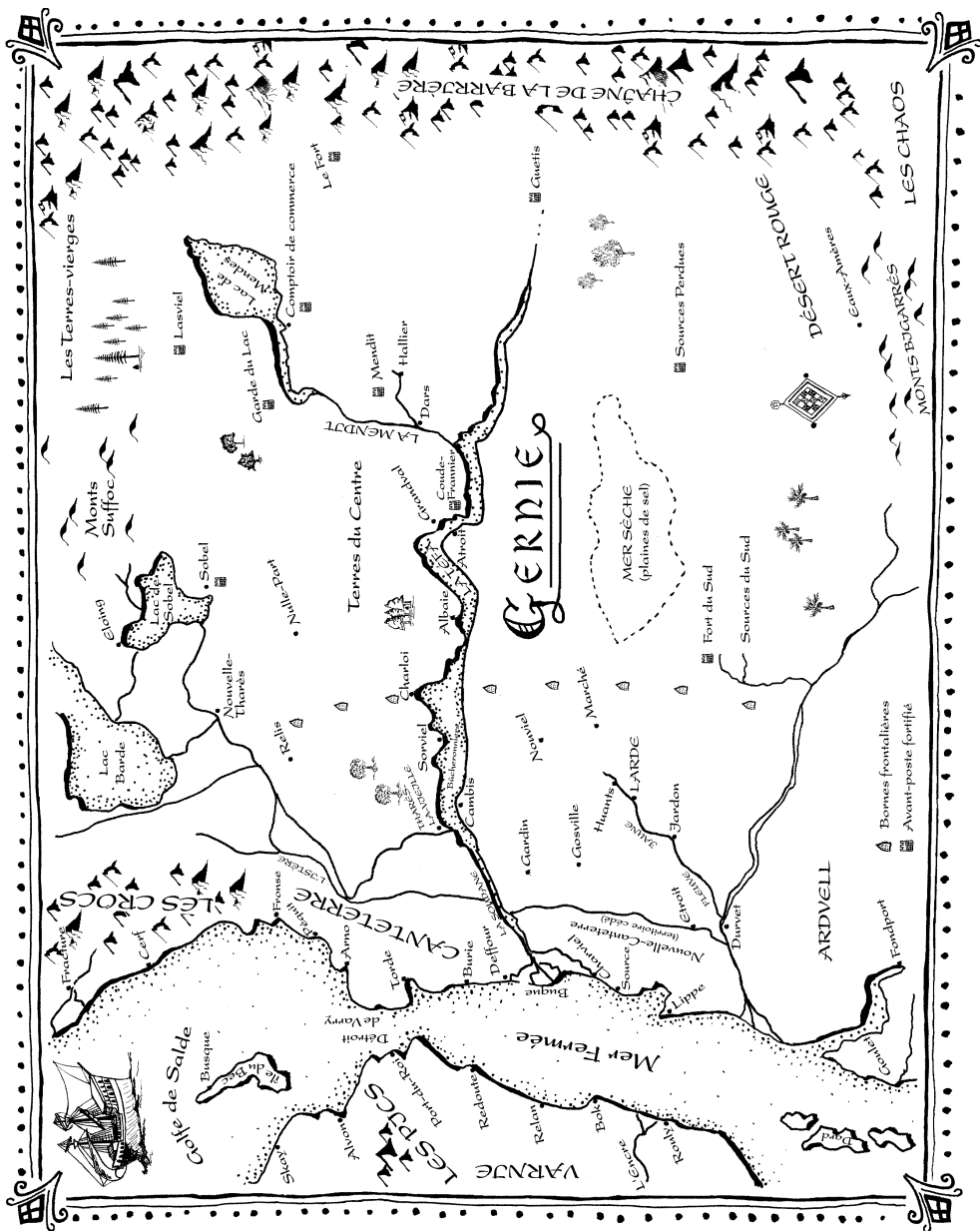
---

© 2008, Robin Hobb

© 2009, Pygmalion, département de Flammarion, pour l'édition en langue française  
ISBN 978-2-7564-0661-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.







## La mort du soldat

**O**N NE ME LAISSA PAS L'OCCASION de me défendre pendant mon procès en cour martiale. Debout dans le box où l'on m'avait enfermé, je m'efforçais de ne pas prêter attention au supplice des fers qui me mordaient les chevilles ; trop petits pour un homme de ma corpulence, ils me cisailaient le bas des jambes, brûlure insupportable qui s'accompagnait paradoxalement d'une insensibilité progressive. La douleur prenait le pas sur l'issue de l'audience, dont, de toute manière, je connaissais le verdict à l'avance.

Ce calvaire demeure le principal souvenir de mon procès, qu'il teinte d'une brume rouge. Quantité de témoins vinrent déposer à charge contre moi ; j'entends encore le ton vertueux avec lequel ils décrivirent à mes juges le détail de mes crimes : viol, meurtre, nécrophilie, profanation de cimetière. L'absence totale d'espoir de ma situation avait érodé l'indignation et l'horreur que ces accusations soulevaient en moi. Les témoignages à charge se succédaient ; bribes de rumeurs, ouï-dire appris de la bouche d'un homme mort depuis, soupçons et présomptions se nouaient bout à

bout pour former une corde de preuves assez solide pour me pendre.

Je crois savoir que Spic ne me posa pas une seule question. Le lieutenant Espirek, mon ami depuis l'Ecole de cavalla, avait pour tâche de me défendre ; or, je lui avais dit que je voulais plaider coupable afin d'en finir, ce qui l'avait mis en fureur. Voilà pourquoi, peut-être, il ne m'appela pas à la barre ; il craignait que je refuse d'exposer la vérité et de réfuter les chefs d'accusation ; il redoutait que je ne choisisse la solution de facilité.

Il avait raison.

La potence ne me faisait pas peur. Elle mettrait fin de manière rapide à une existence corrompue par une magie étrangère : quelques marches à monter, la tête dans le nœud coulant, et la chute dans le noir. Le poids de mon corps m'arracherait probablement la tête ; nulle crainte de danser en suffoquant au bout de la corde : je quitterais promptement une existence trop emmêlée, trop altérée pour y remédier.

De toute façon, quoi que j'eusse pu dire pour ma défense, cela n'eût rien changé. La ville avait subi des torts terribles, affreux, et ses citoyens étaient bien décidés à trouver un bouc émissaire. Guetis était une ville rude, mi-poste avancé militaire, mi-colonie pénitentiaire sur l'extrême frontière orientale du royaume de Gernie ; on y connaissait le viol et l'assassinat, mais ce dont on m'accusait dépassait le domaine de la passion et de la violence pour basculer dans une zone ténébreuse, trop sombre même pour Guetis. Il fallait que quelqu'un endosse la cape noire du méchant et paie le prix de ces transgressions ; or, qui pouvait-on imaginer dans ce rôle mieux que l'obèse solitaire qui habitait dans le cimetière et, disait-on, fréquentait les Ocellions ?

On m'avait donc déclaré coupable. Les officiers de cavalla qui me jugeaient m'avaient condamné à la pendaison, et j'avais accepté ce sort. J'avais jeté l'opprobre sur

mon régiment, et mon exécution m'apparaissait comme le moyen le plus simple d'échapper à une vie devenue l'antithèse de tous les rêves que je nourrissais. Je mourrais et c'en serait fini des déceptions et des échecs. J'entendis la sentence presque avec soulagement.

Mais la magie qui avait empoisonné mes jours n'était pas prête à renoncer à moi si facilement.

Me tuer ne suffisait pas à mes accusateurs ; il fallait punir le mal par une vengeance la plus cruelle et la plus barbare qu'ils pussent imaginer, et, quand on prononça la deuxième partie de ma sentence, l'horreur me glaça les sangs : avant de monter au gibet pour mon dernier saut, je devrais recevoir mille coups de fouet.

Je n'oublierai jamais mon effarement. On ne se contentait pas de m'exécuter, de me châtier : on cherchait mon anéantissement complet. Le fouet, en m'arrachant la chair des os, me dépouillerait aussi de toute dignité ; nul homme, si courageux fût-il, ne pouvait supporter mille coups de fouet les dents serrées, sans une plainte. On se moquerait de moi, on applaudirait à mes hurlements et à mes suppliques ; j'irais à la mort plein de dégoût pour moi et pour la foule.

Ma naissance me destinait au métier des armes : second fils d'un aristocrate, je devais devenir militaire par la volonté du dieu de bonté, et, malgré tous mes déboires, la magie étrangère qui m'avait infecté, mon exclusion de l'Ecole royale de cavalla, mon père qui m'avait déshérité et mes camarades qui m'avaient méprisé, j'avais fait tout mon possible pour servir mon roi dans l'armée. Et voilà où cela m'avait mené : j'allais crier, pleurer, implorer devant des gens qui ne voyaient en moi qu'un monstre. Le fouet déchirerait mes vêtements et ma chair, et mettrait à nu les couches de graisse pendantes qu'ils avaient prises comme premier prétexte pour me haïr. Quand je m'évanouirais, on me ranimerait d'une giclée de vinaigre sur le dos ; je me compisserais, accroché à mon poteau par les fers à mes

poignets. Il ne resterait de moi qu'un cadavre lorsqu'on me pendrait, ils le savaient tout comme moi.

Même mon existence corrompue, mutilée, me paraissait préférable à une mort pareille. La magie avait cherché à m'arracher à mon peuple et à se servir de moi contre lui, mais j'avais résisté ; toutefois, durant la dernière nuit que je passai dans ma cellule, j'avais compris qu'elle m'offrait la seule occasion de me sauver, et, lorsqu'elle avait abattu les murs de ma prison, j'en avais profité : je m'étais échappé.

Mais les bonnes gens de Guetis n'en avaient pas fini avec moi ; la magie, je pense, savait que je m'étais rendu à elle sans intention de tenir parole, alors qu'elle me voulait tout entier, qu'elle exigeait que je me livre à elle corps et âme, sans liens qui me rattachent à mon passé ; ce que je ne lui avais jamais donné volontairement, elle me le prit de force.

Alors que je m'enfuyais du fort, j'avais croisé une troupe de soldats de la cavalla ; je le savais, ce n'était pas la malchance qui avait placé le capitaine Thayer à sa tête, mais la magie qui me jetait entre les griffes de celui dont j'avais prétendument déshonoré l'épouse, et l'épisode avait connu une fin prévisible. Les hommes qu'il commandait, fatigués, exaspérés, s'étaient promptement mués en une foule incontrôlable, et ils m'avaient tué dans la rue ; deux soldats m'avaient tenu pendant que Thayer me battait à mort. Justice et vengeance s'étaient repues sur la chaussée poussiéreuse aux petites heures du matin, puis tous, militaires et civils, rassasiés de violence, avaient regagné leur logis et leur lit sans parler entre eux de ce qu'ils avaient fait.

Et, une heure avant que l'aube se lève sur Guetis, c'était un mort qui avait fui la ville.

## Fuite

**L**ES LARGES SABOTS DE MA MONTURE frappaient la route avec le bruit régulier d'un tambour. Lorsque nous passâmes les fermes les plus écartées du bourg clairsemé qui entourait le fort royal de Guetis, je me retournai une dernière fois ; le silence régnait sur la ville, et rien n'y bougeait. Les flammes qui léchaient les murs de la prison avaient disparu, mais une colonne de fumée noirâtre maculait encore le ciel grisailant. Ceux qui avaient passé la nuit à combattre les effets du sabotage d'Épinie devaient rentrer chez eux, épuisés. Je ramenai mon regard vers la route et continuai d'avancer, lugubre ; je ne m'étais jamais senti chez moi à Guetis, et pourtant j'avais du mal à en partir.

Devant moi, la lumière se diffusait sur le sommet des monts : le soleil ne tarderait pas à se lever. Je devais me trouver à l'abri des arbres avant que les gens ne se réveillent ; il ne manquerait pas de lève-tôt ce matin, désireux de s'assurer les meilleures places pour assister à ma flagellation et à mon exécution. J'eus un sourire torve en imaginant leur déception quand ils apprendraient ma mort.

La Route du roi, l'ambitieuse entreprise du roi Troven de Gernie, se déroulait devant moi, poussiéreuse, pleine d'ornières et de nids-de-poule, mais droite comme une flèche. Elle menait invariablement vers l'est. Selon la vision royale, elle franchissait les monts de la Barrière et se poursuivait au-delà jusqu'à la mer lointaine ; dans les rêves de mon souverain, elle fournirait un axe de commerce indispensable, véritable ballon d'oxygène, à la Gernie actuellement dépourvue d'accès maritime. Mais, dans la réalité, elle s'arrêtait à quelques milles à peine de Guetis, bloquée à l'entrée du val où poussaient les arbres des ancêtres des Ocellions. Depuis des années, les indigènes se servaient de leur magie pour inspirer peur et accablement aux ouvriers et empêcher la progression de la route ; les effets des sortilèges allaient de la terreur la plus profonde qui transformait les hommes en couards abjects à un désespoir sans fond qui minait toute volonté de travailler. Au-delà de la fin de la route, la forêt m'attendait.

Soudain, mes craintes se réalisèrent : un cavalier arrivait vers moi au pas lent de sa monture fatiguée ; il se tenait droit dans sa selle, et cette attitude, autant que le vert élégant de sa veste, trahissait un soldat de la cavalla. D'où venait-il ? Pourquoi était-il seul ? Devrais-je le tuer ? Comme nous nous rapprochions, l'angle désinvolte de son chapeau et le foulard jaune vif noué autour de son cou m'indiquèrent à qui j'avais affaire : à l'un de nos éclaireurs. Mes inquiétudes se firent moins vives ; avec un peu de chance, il ignorerait tout des charges qui pesaient contre moi et de mon procès : les éclaireurs restaient souvent absents des semaines durant. De fait, il ne manifesta nul intérêt tandis que la distance entre nous se réduisait, et, quand nous nous croisâmes, il ne leva même pas la main pour me saluer.

J'éprouvai une brusque bouffée de regret : si la magie ne s'était pas mêlée de ma vie, j'eusse pu être cet homme. J'avais reconnu Tibre, de l'Ecole de cavalla, mais lui ne

m'avait pas remis ; de l'élève mince et bien découpé que j'étais, la magie avait fait un homme de troupe obèse et dépenaillé qui tressautait sur sa monture disgracieuse, un soldat indigne de l'attention du lieutenant. A son allure présente, il lui faudrait des heures avant d'arriver en ville et d'apprendre ma mort sous les coups d'une foule déchaînée. Croirait-il avoir vu un fantôme ?

Girofle continuait de galoper laborieusement. Le cheval de trait, résultat d'innombrables croisements, n'était absolument pas fait pour la vitesse ni l'endurance, mais sa large masse convenait à un homme de ma taille et de ma corpulence, et nulle autre monture n'eût pu me transporter confortablement. Je songeai soudain que je le chevauchais pour la dernière fois : je ne pouvais pas l'emmener dans la forêt. Et la peine me déchira de nouveau : encore un être aimé que je devrais abandonner. Il piétinait lourdement à présent, fourbu par notre fuite éperdue de Guetis.

Loin de la ville, une piste à chariots bifurquait de la Route du roi pour monter au cimetière ; Girofle ralentit l'allure en s'en approchant, et je modifiai brusquement mes plans. La chaumière où j'avais vécu durant l'année passée se dressait au bout de ce chemin ; s'y trouvait-il des affaires que je voulais emporter dans ma nouvelle vie ? Spic avait pris mon journal de fils militaire pour le garder chez lui, et je lui en savais gré ; j'y avais écrit sans rien omettre la façon dont la magie avait pris pied dans mon existence et m'en avait dépouillé peu à peu. Il restait peut-être dans la petite maison des lettres, des papiers susceptibles de me relier à un passé et à une famille auxquels il me fallait renoncer. Rien ne devait me rattacher aux Burvelle ; je voulais porter seul l'humiliation de mon passé.

Girofle ralentit jusqu'à un trot lourd dans la montée de la côte. Il n'y avait que quelques semaines que j'avais quitté le cimetière, mais j'eus l'impression que des années s'étaient écoulées : l'herbe poussait déjà sur les nombreuses



tombes que nous avions creusées pour les victimes de la peste estivale. Seules les fosses communes restaient nues : on les avait recouvertes en dernier, alors que l'épidémie faisait rage et que nous, les fossoyeurs, n'arrivions plus à faire face à l'afflux régulier de cadavres ; ces cicatrices-là guériraient après les autres.

Je tirai les rênes devant ma chaumière. Je mis pied à terre en tremblant, mais je n'éprouvai qu'une faible douleur alors que les fers m'avaient tranché les tendons la veille ; la magie me réparait à une allure prodigieuse. Mon cheval souffla, un frisson parcourut sa robe, puis il s'écarta de quelques pas et se mit à paître ; de mon côté, je me précipitai vers la porte avec l'intention de détruire toute trace de mon identité puis de reprendre mon chemin.

Les volets de la fenêtre étaient clos. Je fermai la porte derrière moi, m'avançai dans la pièce, puis reculai, atterré, en voyant Quésit se redresser dans mon lit. Mon ancien camarade qui m'aidait naguère à creuser les tombes dormait avec une cagoule pour garder son crâne chauve du froid nocturne. Il se frotta les yeux puis me regarda, bouche bée, des trous entre les dents. « Jamère ? s'exclama-t-il. Mais j'croysais qu'tu devais... »

Il se tut soudain en prenant la pleine mesure de l'incongruité de ma présence chez moi.

J'achevai sa phrase à sa place : « Mourir pendu. Oui ; beaucoup de gens le croyaient. »

Il me dévisageait, l'air effaré, sans faire mine de bouger, et je jugeai qu'il ne représentait nulle menace ; nous avions été en bons termes pendant presque un an avant que la situation tourne au vinaigre, et j'espérais qu'il ne se sentirait pas obligé d'empêcher mon évasion. D'un air dégagé, je passai devant lui pour atteindre l'étagère où je rangeais mes affaires personnelles. Comme Spic me l'avait promis, mon journal avait disparu, et une vague de soulagement me submergea ; Epinie et lui sauraient quoi faire de ces pages qui

tendaient à prouver ma culpabilité. Je passai la main sur la planche pour m'assurer qu'il n'y restait pas de lettre ni de bout de papier ; non. Mais je trouvai ma fronde, les lanières de cuir enroulées autour du conteneur ; je la fourrai dans ma poche ; elle pourrait m'être utile.

Le fusil en mauvais état qu'on m'avait remis à mon arrivée à Guetis reposait toujours sur son râtelier. L'arme trinquaillante au canon piqué n'avait jamais été fiable – et, même en bon état, elle eût bientôt perdu toute utilité une fois épuisée la maigre réserve de poudre et de balles dont je disposais ; mieux valait ne pas l'emporter. Mais mon épée m'intéressait ; elle pendait toujours à son crochet, protégée par son fourreau. J'allais la prendre quand Quésit demanda d'une voix tendue : « Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est une longue histoire. Tu es sûr d'avoir envie de l'entendre ?

— Ben, évidemment ! Je croyais qu'on allait te découper en rondelles à coups de fouet et te pendre aujourd'hui ! »

Je ne pus m'empêcher de sourire. « Et tu n'as même pas pu te sortir du lit pour assister à mon exécution. Tu fais un chouette copain ! »

Il me retourna un sourire hésitant, spectacle peu appétissant mais qui me fit quand même plaisir. « Je voulais pas voir ça, Jamère ; j'avais pas le cran. Déjà que le nouveau commandant m'a ordonné de m'installer ici pour surveiller le cimetière parce que t'étais en prison, j'avais vraiment pas envie d'aller regarder un copain crever en sachant que je claquerais ici moi aussi. Tous les gardes postés au cimetière ont mal fini. Mais comment tu t'en es tiré ? Je comprends pas.

— Je me suis échappé, Quésit ; la magie des Ocellions m'a délivré. Les racines d'un arbre ont abattu les murs de ma cellule, et je me suis glissé dehors par l'ouverture. J'ai failli réussir à sortir de Guetis ; quand j'ai franchi les portes du fort, je me suis cru libre, mais j'ai croisé alors une troupe

de soldats qui revenaient du chantier – et, naturellement, le capitaine Thayer lui-même se trouvait à leur tête. »

Quésit était pendu à mes lèvres, les yeux écarquillés. « Mais c'est sa femme... », fit-il, et j'acquiesçai de la tête.

« On a découvert le corps de Carsina dans mon lit. Tu sais, sans ça, les juges auraient peut-être compris qu'il n'existait quasiment aucun lien entre la mort de Fala et moi ; mais la présence du cadavre de Carsina chez moi a tout fait basculer. Je ne pense pas qu'un seul d'entre eux ait seulement envisagé que j'aie pu essayer de la sauver.

» Tu sais bien que je ne suis coupable d'aucune de ces accusations, n'est-ce pas, Quésit ? »

Mon aîné se passa la langue sur les lèvres, l'air indécis. « Je voulais pas y croire, Jamère ; ça cadrerait pas avec ce qu'on savait de toi. T'étais gros, t'aimais pas la compagnie, tu buvais presque jamais avec les autres, et on voyait bien, Ebrouc et moi, que tu dérapais vers les Ocellions ; t'aurais pas été le premier à les rejoindre.

» Mais on n'a jamais remarqué la moindre méchanceté chez toi ; t'avais rien d'un salaud. Quand tu parlais de l'armée avec nous, tu prenais ça au sérieux, et y a personne qui ait jamais bossé plus dur que toi au cimetière. Mais quelqu'un a commis ces crimes, et toi t'étais là, pile là où ils se sont produits. Tout le monde avait l'air sûr que t'étais le coupable, et on se foutait de moi parce que je disais le contraire. Et, pendant le procès, quand j'ai voulu témoigner que je t'avais toujours trouvé réglo, Ebrouc m'a flanqué un coup de coude dans les côtes en m'ordonnant de la fermer : si j'essayais de prendre ta défense, j'arriverais qu'à me faire taper dessus et ça servirait à rien. Alors je l'ai fermée. Je regrette, Jamère ; tu méritais mieux que ça. »

Je crispai les mâchoires puis laissai ma colère se dissiper dans un soupir. « Ce n'est pas grave, Quésit. Ebrouc avait raison ; tu ne pouvais rien pour moi. »

Je voulus prendre mon épée mais, quand j'approchai la main de la poignée, je ressentis un curieux picotement, un désagréable avertissement, comme si j'avais posé la paume sur une ruche et que je perçusse le bourdonnement furieux des abeilles guerrières à l'intérieur. Je repliai le bras et me frottai la main sur la chemise, perplexe.

« Mais tu t'es échappé, hein ? fit Quésit. Donc, ça t'a pas fait de tort que je me taise, alors ? Et je vais pas essayer de te mettre des bâtons dans les roues ; je dirai même à personne que t'es passé par ici. »

La peur qui perçait dans sa voix me fendit le cœur. Je le regardai dans les yeux. « Je te le répète, Quésit : ce n'est pas grave. Et nul ne te demandera si je suis passé par ici, parce que j'ai croisé le capitaine Thayer et ses hommes alors que je quittais la ville, et qu'ils m'ont tué. »

Il écarquilla les yeux. « Quoi ? Mais tu... »

Je m'avançai vivement. Il voulut s'écarter mais je posai ma paume sur son front et mis toute mon âme dans mes paroles. Je tenais à le protéger, et il n'y avait pas d'autre moyen. « Tu fais un rêve, Quésit, rien qu'un rêve. Tu apprendras ma mort la prochaine fois que tu te rendras en ville. Le capitaine Thayer m'a surpris alors que je m'échappais et il m'a tué de ses propres mains. Il a vengé sa femme, et il y avait des dizaines de témoins. C'est fini. Ebrouc assistait à la scène ; peut-être même t'en parlera-t-il ; il a emporté mon cadavre et l'a enterré en secret. Il a fait ce qu'il a pu pour moi ; quant à toi, tu m'as vu m'enfuir dans un songe, et ça t'a consolé, parce que tu m'aurais aidé si tu en avais eu l'occasion. Tu n'as aucune responsabilité dans ma mort. Tout n'a été qu'un rêve ; tu dors et tu rêves. »

Tout en parlant, je l'avais doucement poussé en position couchée. Ses paupières se baissèrent, sa bouche s'entrouvrit, et sa respiration prit le rythme lent du sommeil ; il dormait. Je soupirai : il partagerait les faux souvenirs que j'avais imposés à la foule déchaînée qui m'entourait un peu

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000205.N001  
Dépôt légal : mars 2009

